

## 26<sup>e</sup> Festival international du film de Toronto Rencontre avec le septième art

Aurélie Resch

Number 217, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Resch, A. (2002). 26<sup>e</sup> Festival international du film de Toronto : rencontre avec le septième art. *Séquences*, (217), 20–21.



Comment j'ai tué mon père, d'Anne Fontaine

26<sup>e</sup> Festival international du film de Toronto

## Rencontre avec le septième art

Comme chaque année, une foule de professionnels et d'amateurs avertis se sont regroupés à Toronto pour participer à cet événement tant attendu qu'est le Festival international du film. Une fois par an, au mois de septembre, la ville offre pendant une semaine une programmation variée de longs et courts métrages, de fictions et de documentaires du monde entier, animée de débats et de rencontres avec les professionnels de l'industrie. Au fil des ans, ce rassemblement de cinéphiles a pris de l'envergure et s'aligne aujourd'hui au rang des festivals de renommée mondiale comme ceux de Cannes ou de Sundance. L'année dernière, Toronto célébrait avec brio son 25<sup>e</sup> anniversaire, avec une multitude de vedettes et une programmation sélective. On était alors en droit de se demander quelle forme prendrait le visage de ce 26<sup>e</sup> Festival international du film. Une attente loin d'être déçue : 2001 garde le caractère international du festival avec 54 pays représentés. Sur les 326 films programmés, 27 productions canadiennes et un record de 115 films européens, une riche programmation française avec 53 films et coproductions, et une présence indéniable des cinémas indien et asiatique. Côté personnalités en vue, on notera entre autres la présence des Gene Hackman, Glenn Close, Denis Chouinard, Jeanne Moreau, Jean-Luc Godard, Éric Rohmer, Mira Nair, Jan Sverák, Nanni Moretti. De quoi réjouir plus d'un spectateur et de nombreux journalistes.

Bien que le divertissement soit toujours au rendez-vous du festival, avec cette année de grands noms de la production américaine : David Mamet (**Heist**), David Lynch (**Mulholland Dr.**), Steve Martin (**Novocaine**), Johnny Depp (**From Hell**), Leelee Sobiesky (**Joy Ride**), il semblerait que le cinéma d'auteur soit davantage à l'ordre du jour avec deux grandes tendances que reflète l'hésitation de ce XXI<sup>e</sup> siècle entre humour et tragédie.

**Last Wedding**, de Bruce Sweeney, a ouvert le festival sur le ton de la comédie sociale avec son portrait intimiste de trois couples égarés dans leurs sentiments. Agréable surprise pour ce réalisateur de Vancouver qui a vu attribuer à son film ce rôle prestigieux, une résolution affichée du festival de promouvoir le cinéma national. **Rare Birds**, **Lollipop** et **The Topic of Cancer** en sont d'autres manifestations. La comédie (noire ou légère) étant à l'honneur cette année, c'est la délicieuse frimousse d'Audrey Tatou (**Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain**) qui a enchanté le public et la critique du monde entier qui représente la production française au festival avec un prix AGF People's choice. **Ma femme est une actrice**, premier long métrage de l'acteur Yvan Attal, fera également tinter les rires dans les salles obscures, alors que les spectateurs suivront les déboires amoureux d'un journaliste sportif qui vit difficilement sa relation avec sa femme actrice et son milieu professionnel. Plus subtil et personnel, le film d'Anne Fontaine, **Comment j'ai tué mon père**, offre un jeu tout en finesse des relations difficiles et douloureuses entre deux fils et leur père qui réapparaît après les avoir abandonnés tout petits. De son côté, la réalisatrice indienne Mira Nair entre, avec **Moonsoon Wedding**, dans l'univers de la fête et des relations intrafamiliales avec les préparatifs excentriques et chaotiques d'une grande réception donnée en l'honneur des noces de la fille aînée d'une famille indienne aisée. Les États-Unis ne sont pas en reste dans le genre, avec **Hearts in Atlantis** (une adaptation cinématographique du roman de Stephen King, interprétée avec sobriété par Anthony Hopkins) et **Serendipity** qui, chacun à leur manière, abordent avec une certaine poésie ces liens secrets et chaleureux qui se tissent au hasard d'une vie et des circonstances, et qui modifient à jamais l'existence de tout un chacun.

La guerre est l'autre thème que l'on retrouvera souvent dans les productions européennes proposées cette année à Toronto. Il y a d'abord le très pur et très sensible film de Jan Sverák (déjà auteur du sublime *Kolya*), **Dark Blue World**, qui aborde la Seconde Guerre mondiale vécue du côté des Tchèques qui ont combattu l'ennemi sous les ordres britanniques comme pilotes de chasse et qui, rentrés chez eux une fois la guerre terminée, furent internés dans des camps pour avoir quitté le pays. Encore une fois, le réalisateur couvre le grand drame par celui, plus intime, des acteurs de cette tragédie. Plus dur et sombre est **La Chambre des officiers**, du Français François Dupeyron, qui fut le lieu où les officiers de la Première Guerre mondiale défigurés au combat étaient soignés et greffés par un chef médecin enthousiaste de la chirurgie esthétique et des progrès de la science. Pour beaucoup, l'endroit était l'antichambre de la mort, pour d'autres, l'espoir de pouvoir éventuellement réapparaître au grand jour. **Enigma**, dont le scénario est signé par Tom Stoppard, explore l'univers de ces hommes et femmes qui étudiaient et déchiffraient les codes ennemis qu'ils interceptaient, afin de déjouer leurs manœuvres. Avec **The Zookeeper (Glovek v zoo)**, Ralph Ziman propose un regard plus intime sur les conflits en Europe de l'Est, à travers le quotidien d'un gardien de zoo solitaire qui doit bientôt protéger une femme et un enfant échappés des camps, et voit ainsi sa vie brusquement changée et menacée. István Szabó dans **Taking Sides** porte son regard sur la période d'épuration de l'après-guerre en Allemagne. Wilhelm Furtwängler, grandiose chef d'orchestre, inspire la controverse. Pour certains, ce fut un brave qui refusa de saluer Hitler lors de sa présence à son concert, pour d'autres il représentait un lâche sympathisant nazi.

Une orientation nouvelle, plus personnelle et esthétique du cinéma est résolument prise cette année avec ces films personnels, souvent aux budgets modestes, et avec la création d'une nouvelle catégorie, *Wavelengths*, qui révèle au public des œuvres expérimentales ou peu connues. Le Festival international du film de Toronto se veut aussi le catalyseur de nouveaux talents, ce qu'il réussit très bien avec une nouvelle génération de premières œuvres. Parmi elles notons deux très belles surprises, marquantes par leur sincérité, leur poésie et leur maîtrise technique : **Maya**, fruit de cinq années de travail et d'acharnement du jeune réalisateur Digvijay Singh, raconte le rituel terrible qui fait passer de l'enfance à l'âge adulte une toute petite fille indienne qui atteint sa puberté. Un scénario pur qui, par le non-dit, dénonce l'horreur. Une direction d'acteur fine et attentive et une petite Nitya Shetty troublante et formidable dans son rôle-titre de martyr. Avec son premier long métrage **Atarnajuat, l'homme rapide**, qui a gagné à Cannes la Caméra d'or, Zacharias Kunuk réussit là un coup de maître avec une fable simple et poétique qui entraîne le spectateur chez les Inuits, dans les immensités polaires. Le scénario, basé sur une vieille légende, fait la lumière sur des personnages travaillés et attachants que le mal et les bons esprits se disputent et vont plonger dans la tourmente de la rage et de la jalousie. La photographie est à couper le souffle et la bande-son, envoûtante et splendide.

Cette 26<sup>e</sup> rencontre avec le septième art affirme donc plus que jamais sa passion pour le cinéma et sa volonté de la faire partager à un nombre croissant d'amateurs. Un rendez-vous autour de la pellicule, entre amoureux et professionnels, qui sera sans aucun doute de plus en plus prisé dans les années à venir.

**Aurélie Resch**



La Chambre des officiers, de François Dupeyron